

Bob le Paimpolais

Trois ans dans la
"Royale" sur les
mers du monde

Avec la collaboration
de Patrice Le Bris

Préfaces

Ces temps-ci, vous tournez en rond ?
La terre ferme vous ennuie ?
Un conseil : embarquez avec Bob.
Rien de tel qu'un tour du monde en sa compagnie !
À ce jeune homme aux yeux de lynx rien n'échappe.
Bon vent, belle mer.
Et vive la vie !

Erik Orsenna
de l'Académie française

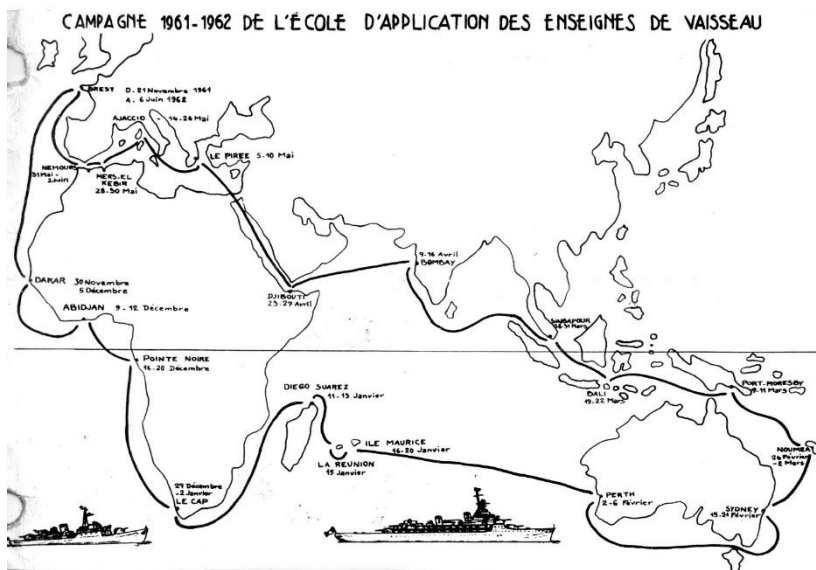
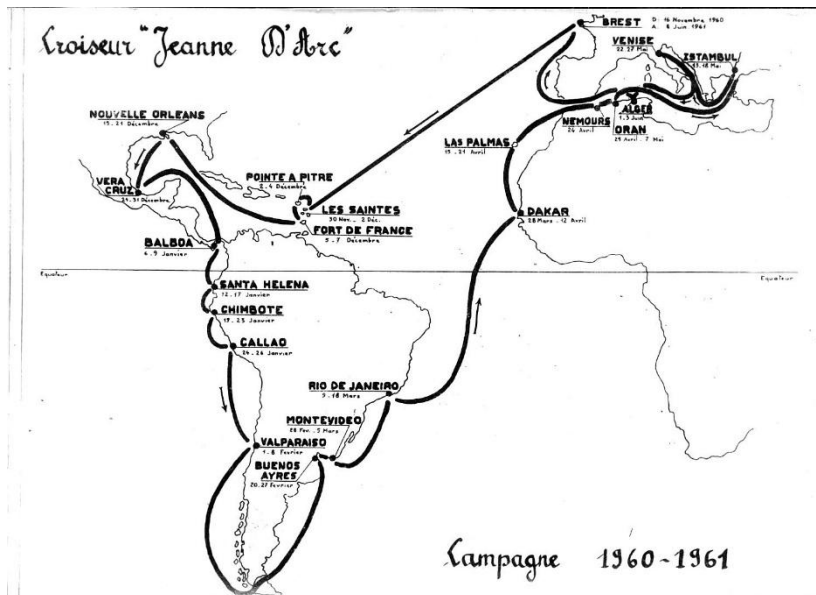
La *Jeanne-d’Arc*, autrefois bateau mythique de la Marine, demeure, par les déploiements annuels qui ont repris le même nom, le symbole de l’éducation initiale, maritime et humaine, de beaucoup de jeunes marins, officiers ou non.

Au cours de ses deux campagnes sur le navire-école, Bob a rédigé au long cours ses souvenirs personnels de vie en mer et lors des escales, pour sa Maman d’abord.

J’admire sa volonté de partager aujourd’hui avec nous, et avec l’enthousiasme de ses toujours vingt ans, cette découverte d’une formation originale dans laquelle on apprend le sens de l’équipage et l’ouverture au monde.

Bravo Bob !

Jean-François Cot
Vice-Amiral (CR)
Campagne Jeanne-d’Arc 1967-1968



L'incorporation

En 1959, le service militaire obligatoire durait dix-huit mois. Comme c'était la guerre d'Algérie (pudiquement nommée *Événements d'Algérie*), nous étions retenus sous les drapeaux dix mois supplémentaires, soit vingt-huit mois au total.

Pour pouvoir choisir mon arme et être nommé dans la Marine, j'ai devancé l'appel. C'est ainsi que le 10 septembre 1959, je me suis rendu en compagnie d'autres appelés à Hourtin dans les Landes pour effectuer ma formation de marin. Dans cette ancienne base aéronavale, les hydravions profitaient du très long lac pour se poser et décoller.

*

À l'arrivée, nous avons été réunis par groupes de trente-et-un hommes sous les ordres d'un maître d'équipage.

Je dois remercier mon père qui m'avait conseillé avant de partir de me couper les cheveux assez courts et de porter une tenue correcte. Bien m'en a pris, car le sous-officier, après un regard général, m'a fait sortir du lot en me désignant *Chef de groupe*, provisoirement... Son choix était basé sur la tenue vestimentaire et l'allure générale. La mode était aux cheveux longs et aux blousons de cuir. Ceux qui se sont

présentés avec les cheveux longs ont eu la boule à zéro. Par cette prérogative, j'ai fait marcher au pas mes trente compagnons.

Après des examens destinés à estimer notre degré d'instruction, j'ai obtenu la meilleure note *ex æquo* avec un camarade. Cela m'a permis de garder mon privilège ; je prouvais à mon chef qu'il avait fait le bon choix. Lors de l'examen de confirmation pour la place de chef de poste, nous devions notamment passer un test de tir au fusil, test pour lequel j'avais un gros avantage sur mon camarade : l'expérience. Dans ma jeunesse, j'avais eu l'occasion de me servir d'armes de guerre et d'apprendre à tirer dès l'âge de dix ans ; le fils de notre voisin de vacances à Launay, âgé lui de dix-huit ans, avait fouillé tous les blockhaus de la baie et ramassé toutes les armes et munitions qui traînaient, ainsi que de la poudre et l'outillage nécessaire pour recharger les douilles et remettre les amorces. L'épreuve du tir fut déterminante pour me confirmer dans mon poste.

Une anecdote. La poudre en baguette que je possédais était ronde et noire. Je l'échangeais avec des copains de Pors Even car ils avaient de la baguette plate et jaune qui présentait un intérêt indéniable à nos yeux de gamins : elle était sucrée. Sucrer la poudre jaune remplaçait les bonbons dont nous étions privés. Plaisir de

courte durée, une heure plus tard, de violentes douleurs ventrales nous tordaient en deux. Cela passait heureusement vite et ne nous empêchait pas de recommencer le lendemain.

Le père de ce copain de Launay, commandant dans la Marine marchande, n'était jamais là pour le surveiller. André avait monté un petit atelier chez lui. Avec d'autres copains, armés de fusils allemands, nous tirions sur des mouettes ou des bouées de corps-mort dans la baie. J'étais aussi amateur d'un stand de tir forain et copain avec le propriétaire qui me faisait des prix sur les balles. Compte tenu de mon âge et de ma taille, il m'installait une caisse en bois de bouteilles de vin sur laquelle je grimpais pour être à la bonne hauteur.

Grâce à cette expérience, sur les cinq balles de l'épreuve d'examens d'Hourtin, j'en ai groupé trois au centre de la cible. Les deux autres étaient en plein dans le milieu et de ce fait difficile à situer. Mon camarade fit une réclamation, prétendant que ces deux balles étaient en dehors de la cible. J'ai demandé une autre cible et deux autres munitions... que j'ai placées en plein dans le mille. Fin de la discussion.

Autre anecdote. Au foyer des marins (le bar), où on se retrouvait le soir pour jouer au baby-foot et boire un coup (de jus de fruit), il y avait

un barman étonnant. Il mettait en ligne sur le comptoir une trentaine de bouteilles de soda à touche-touche et, d'une seule main, faisait sauter les capsules à une vitesse incroyable. Un vrai show qui lui valait chaque fois des applaudissements justifiés.

*

Pendant ces trois semaines d'incorporation, nous avons appris à marcher au pas, à défiler, à effectuer la garde de nuit, à ramer sur le lac. Mon instructeur de chaloupe était Joël Le Briand, fils des patrons du restaurant *Le Dernier Sou* de L'Armor-Pleubian. Il faisait partie des marins du CFM (Centre de formation militaire).

*

À la suite de l'injection obligatoire de vaccins très douloureux (TABDT : diphtérie, tétanos, typhoïde, polio), nous avons tous été très malades : fortes douleurs à l'épaule, envie de vomir et fièvre pendant quarante-huit heures.

*

À la fin du stage, en cette période de guerre, nous attendions avec fébrilité nos affectations : en fonction de la situation, l'armée pouvait avoir

d'importants besoins en effectifs pour crapahuter dans les djebels algériens.

Quand les listes ont été affichées, sur les trente-et-un gars de ma compagnie, vingt-neuf ont été affectés au centre de formation des fusiliers-marins, à trente kilomètres à l'est d'Alger, deux seulement en France. Le premier était un copain de Plouha, père de famille. L'autre, c'était moi, nommé à la Base aéronavale (BAN) de Lanvéoc-Poulmic, dans la rade de Brest.

Dès cette publication, les choses se sont envenimées. Les vingt-huit compagnons devaient partir dès le lendemain pour l'Algérie sans bénéficier d'une permission leur permettant de dire au revoir à leurs parents ; quelques mois plus tôt, certains d'entre eux avaient déserté par refus de la guerre. Leur jalousie était compréhensible. J'avais heureusement des copains bretons qui m'ont protégé. Sans eux, j'aurais été passé à tabac. Je n'avais pourtant bénéficié d'aucun piston. J'ai toujours pensé que je devais cette chance à mon chef : il avait dû mettre mon dossier au-dessus ou en-dessous de la pile. Ou alors Lanvéoc manquait de mécaniciens auto ! De surcroît, j'ai eu le droit à une permission à la maison avant de rejoindre mon affectation finistérienne.

*

Il faut avouer que la chance a souvent été de mon côté pendant mon service dans la Marine.

Pour commencer, j'étais affecté à l'atelier auto. La base avait peut-être vraiment besoin d'un mécano à ce moment-là et c'était la véritable raison de ma nomination en Bretagne. Toujours est-il que je me plaisais bien et que je pouvais souvent poser des permissions.

Nous étions seulement six marins mécaniciens autos, tranquilles dans notre atelier. Le travail ne manquait pas et l'ambiance était sympathique. Je me souviens d'un pari : démonter à deux et poser sur l'établi le moteur d'une 2CV en moins de dix minutes. Pari gagné en neuf minutes tout juste !

*

Six mois plus tard, un soir que j'étais de garde, un capitaine est arrivé à l'atelier avec sa Renault *Frégate* qui fumait blanc.

« Pourriez-vous voir ce qui se passe au moteur, car ma voiture a des problèmes », me demanda-t-il.

J'ai tout de suite su ce qu'avait la *Frégate* (au garage Renault que mes parents tenaient à Paimpol, le problème était bien connu).

« Capitaine, le joint de culasse est mort et il faut au moins trois heures à deux pour réparer.

- Pas possible, c'est le week-end et nous sommes invités à un mariage dans la famille.

- Alors, il n'y a qu'une solution. Vous mettez un bleu de travail et vous me donnez un coup de main. Si tout va bien vous partirez ce soir. »

Pendant trois heures, nous avons déculassé, vidangé, rincé plusieurs fois l'huile mélangée à l'eau, passé la culasse au marbre pour la rectifier, changé le joint (la Marine avait ce qu'il faut), remonté le tout et... en voiture mon Capitaine !

« Bonne route et ramenez votre voiture lundi pour resserrer la culasse et régler les culbuteurs. »

Le lundi, le capitaine me fit demander à son bureau.

« Vous m'avez sauvé mon week-end. Ma femme me demande de vous remercier. Vous vous plaisez ici ?

- Il faudrait être difficile, je suis infiniment mieux ici qu'en Algérie et si près de la maison. Dans mon métier en plus et avec une bonne équipe. Par contre, mon souhait aurait été de naviguer, de voir du pays, comme beaucoup de navigateurs de ma famille.

- Je vous comprends, mais pour l'instant je n'ai pas de demande d'embarquement. »

La conversation s'arrêta ainsi, mais une heure plus tard, il me rappela.

« Je viens de recevoir une demande pour un mécanicien à embarquer à Brest sur le porte-avions, le *Bois-Belleau*. Par contre, il faut faire vos mouvements de débarquement tout de suite, car vous devrez prendre la navette [*le bateau pour traverser la rade*] de ce soir. »

Sitôt dit, sitôt fait. Quelques heures plus tard, dans la soirée, j'ai passé la coupée du *Bois-Belleau* et j'étais embarqué. Mais, à ma grande surprise, des matelots ont enlevé la coupée derrière moi. Je me suis étonné :

« Quoi, on appareille ? On va faire des tours en mer d'Iroise ?

- Tu n'es pas au courant, me répond un gars. On part pour les États-Unis, la Virginie, à Norfolk.

- Mais, je n'ai pas averti mes parents !

- Tu leur enverras une carte postale !

Et ceci est encore une autre Histoire.

Anecdote – histoire de lessive. Nous trempions notre combinaison de travail dans un fût de trichlo (perchlo), on la suspendait sur un fil dans le courant d'air, entre le hangar et la falaise et hop ! Gonflé par le vent : sec et propre en trois minutes. Toutes les semaines, produit récupéré centrifugé et remis en service.



Le Bois-Belleau.

*

À la fin de la guerre, la Marine française, quasiment décimée, dut emprunter trois porte-avions, un anglais, l'*Arromanches* (ex *Colossus*) et deux américains : le *Lafayette* (ex *Langley*) en 1951, qui sera restitué en 1963, et le *Bois-Belleau* (ex *Belleau Wood*).

Lorsque j'ai embarqué, le *Bois-Belleau* avait déjà servi pendant la guerre d'Indochine et était maintenant transporteur d'avions entre Norfolk et la France. Tous les mois, nous traversions l'océan Atlantique pour ramener à Saint-Nazaire des avions à hélice (avions de l'US Navy avec ailes repliables et non repliables de l'USAF – US Air Force) pour l'Armée de l'air française d'où ils partaient ensuite dans une base

pour être rénovés afin de servir en Algérie. Pour l'anecdote, à la fin de la guerre d'Algérie, la France a revendu ces avions à la Chine qui les a utilisés contre les Américains au Vietnam !

*

Ma première impression en arrivant en Amérique fut d'avoir changé de planète.

Déjà au large de Norfolk, nous apercevions de grands buildings se détachant de l'horizon, mais en se rapprochant du port, nous avons été stupéfaits de constater qu'il s'agissait d'immenses porte-avions. De plus, notre emplacement à quai se situait entre deux de ces monstres, le *Washington* et l'*Entreprise*, 77 000 tonnes chacun contre 11 000 pour notre *Bois-Belleau*. Quand nous sommes montés sur le pont d'envol, pourtant très haut, nous avons dû lever la tête pour admirer ces deux vaisseaux.

Mais ce qui m'a estomaqué, c'était la vue sur l'immense parking automobile. Norfolk étant la plus grande base navale du monde, 200 000 personnes y travaillaient, chacun possédant une voiture... C'était la première fois que je voyais des automobiles de toutes les couleurs, des roses, des bleues, des vertes, des jaunes, même des bicolores avec des ailes d'avion ! La première fois aussi, que je voyais des vitres électriques, des décapotables (électriques). Bref, j'en avais plein les yeux. Il faut dire qu'à cette époque en France, toutes

nos voitures étaient noires, que ce soient les Renault *Frégate*, les *Tractions* Citroën, les 203 et 403 Peugeot, etc.

Après ces premiers chocs visuels, ce fut la première sortie, mes premiers pas sur cette terre d'Amérique, les États-Unis.

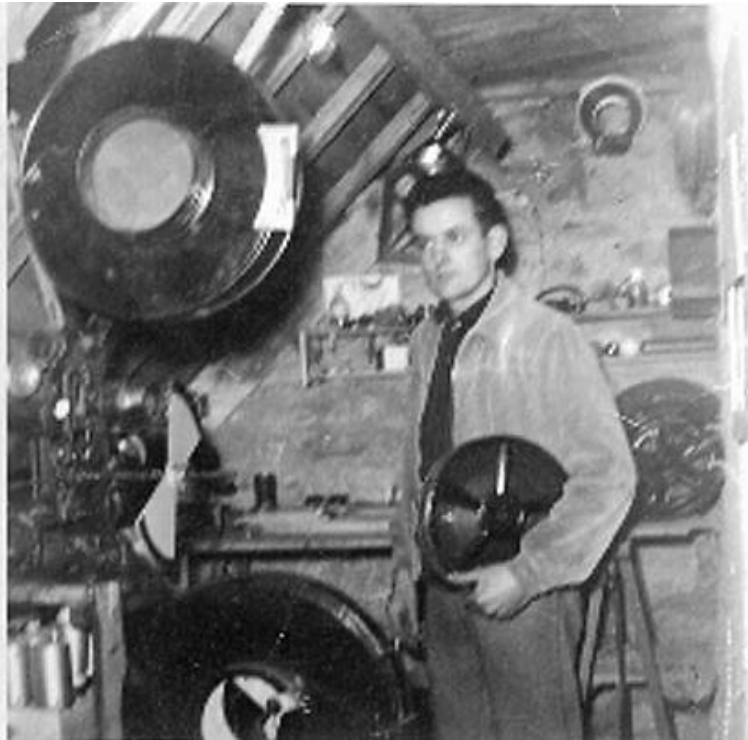
*

J'ai aujourd'hui quatre-vingt-cinq ans. Il y a soixante-cinq ans, je n'imaginai pas que je me rendrais plus de cinquante fois dans ce pays que j'admire depuis que j'ai seize ans, époque à laquelle j'avais déjà le virus de la projection cinématographique.

Deux ans auparavant, j'avais eu pour mon Noël mon premier projecteur en 35 mm et j'avais installé dans le grenier familial ma première salle de projection, avec des rangées de fauteuils en bois et même des strapontins dans les bouts.

J'avais trouvé une combine pour me procurer des films : m'adresser directement à l'ambassade des États-Unis à Paris. Avant qu'ils ne m'envoient leur catalogue, je n'ai pas révélé mon âge car ils ne m'auraient peut-être pas pris au sérieux. Je recevais les films, comme des documentaires sur la pêche à la sardine dans le Maine, les parcs nationaux, l'industrie automobile, etc. Je ne payais que la réexpédition de la valise de transport. À la question « Pour qui projetez-

vous ces films ? », j'ai répondu : « Au personnel de l'entreprise de mes parents ». À la fin de l'année, j'ai reçu un mot de l'ambassade me félicitant pour mes efforts de propagande en faveur de leur pays. « Avec nos compliments ». Il n'était pas peu fier, le Bob !



Bob dans son premier cinéma !

*

Après cet aparté, revenons à Norfolk.

Comme nous disposions de temps libre, nous sommes partis avec deux copains visiter la ville située à quinze minutes en bus.

Là encore, j'allais de surprise en surprise : des néons publicitaires omniprésents, pas encore très répandus en France, une activité partout et surtout des motos. C'était la première fois que je voyais les mythiques Harley-Davidson à l'impressionnant bruit caractéristique.

C'était l'époque du Rock'n'roll et des *Teddy Boys*, des films *Easy Rider* et *La Chevauchée fantastique*.

Dans Granby Street, une avenue à sens unique, des bikers arrêtés à un feu barraient complètement la rue. Le vrombissement des engins était énorme. Ils attendaient que le feu passe au rouge et, trois secondes avant, ils ont tous démarré, laissant les voitures derrière, incapables de les suivre, car bloquées au feu rouge. Dans les rues devant les bars, ces mêmes bikers se réservaient les places des voitures pour leurs propres stationnements.

L'une de ces grosses Harley manœuvrant en marche arrière (il y a une marche arrière sur ces engins) a chaviré et le conducteur est venu rouler à côté de nous. Le type avait, comme dans la chanson, un

blouson de cuir noir avec un aigle sur le dos... et des chaînes chromées en travers de la casquette. Nous l'avons pris par les épaules pour le soulever... et constaté qu'il s'agissait d'une femme.

*

En déambulant dans les rues, nous sommes tombés, étonnés, sur une pizzeria. Une pizzeria, comme en France ? Chez nous les pizzas étaient cuites au four (à bois, s'il vous plaît). Il fallait attendre parfois vingt minutes pour que la pâte se repose plus quinze minutes pour qu'elle cuise, soit au bas mot trente-cinq minutes. Ici, le cuistot prenait dans un carton une plaque qui s'avérait être une pâte lyophilisée, ouvrait une boîte de tomates, puis une deuxième contenant des anchois, une troisième d'olives, un sachet de fromage râpé, et hop il mettait la pâte garnie dans un four étrange, inconnu chez nous, un grill-micro-onde. Et, en quelques minutes les pizzas étaient devant nous, mais elles n'avaient rien à voir avec nos merveilleuses pizzas toulonnaises.

Pour rentrer à la base, nous nous sommes installés dans le fond du bus de l'armée. À notre grand étonnement, des marins américains sont venus nous demander de nous asseoir avec eux à l'avant. Le fond était réservé aux noirs, aux *gens de couleurs*. Nous avons remarqué que partout en ville, il y avait des

toilettes publiques pour les *Coloured men only* et des toilettes publiques pour les Blancs. Pas de mélange SVP !



*

Pendant les escales, la marine américaine nous offrait de belles excursions, comme la visite d'une réserve indienne à Jamestown, en Virginie.

Grande ville XIX^{ème} siècle, Jamestown était entièrement reconstituée, avec ses boutiques et des figurants en costumes d'époque, et surtout la garnison, les troupes en tenues militaires, avec, dans le port, la réplique à l'identique du fameux *Mayflower* qui amena les premiers colons. Ce magnifique parc comptait plus

de deux mille figurants, financés par le milliardaire Rockfeller. Sur la photo ci-après, je pose en compagnie d'une belle Indienne.



*

Nous avions fait la connaissance d'un marin et de sa sympathique famille. Un jour de congé, ils nous avaient invités à passer la journée avec eux sur la superbe plage de Virginia Beach où ils possédaient un mobil-home. Au programme : baignade et barbecue. Une superbe journée « trop sympa » comme dirait mes petits-enfants.

Sur le chemin du retour, nous sommes tombés en panne d'essence. Ce qui s'est passé ensuite est

unique et inattendu pour nous Français. Sans descendre de la voiture, vitre descendue, le conducteur a sorti sa main et fait signe qu'il avait un problème d'essence. Et là, stupéfaction, une voiture est venue se garer derrière nous puis, pare-chocs contre pare-chocs, sans qu'il y ait besoin de se consulter, voilà que cette voiture a entrepris de nous pousser (les pare-chocs étaient larges, épais et solides) sur plusieurs kilomètres. À un moment, notre samaritain a donné un coup de klaxon. Il devait tourner à droite, contrairement à nous qui allions tout droit. Sans plus de formalités, après un remerciement par un autre coup de klaxon, profitant de notre élan, nous nous sommes rangés sur la berne. Après un nouveau signe de la main, nous avons de nouveau été poussés par une autre voiture jusqu'à la première station d'essence. Il faut l'avoir vécu pour le croire.

*

Nous avons également visité Richmond, la capitale mondiale des cigarettes où, avec le fameux tabac de Virginie, l'on confectionnait les Camel, Marlboro, Players, Benson, Chesterfield.

À propos de cigarette... Avec mon copain Bouboule, au surnom approprié, nous avons décidé de faire goûter aux Américains le tabac français. Comme nous recevions gratuitement par le gouvernement notre

ration de tabac de troupe, nous qui ne fumions pas disposions d'un stock important. Le lendemain, nous sommes retournés en ville, nos deux sacs de plage à la main. J'avais appris à Bouboule la phrase en anglais pour proposer nos cigarettes aux passants dans la rue : « Do you want french cigarettes ? »

Voilà comment tous les soirs nous faisions huit dollars de bénéfice net. Pour nous approvisionner en tabac, nous rachetions à petit prix le stock de nos copains non-fumeurs, en gardant bien secret notre commerce illégal.

Lors d'un retour en France, ma mère vint me voir à Brest. Pendant notre repas au restaurant, elle me demanda rapidement si j'avais besoin d'argent. Sa question me surprit, car c'était la première fois qu'elle évoquait ce sujet. Il faut dire que depuis tout jeune, mes sœurs et moi avions la possibilité de gagner quelques sous avec nos pourboires en servant à la station d'essence des parents, en lavant les pare-brises, en vérifiant les niveaux d'huile, en proposant (toujours) le plein, en contrôlant la pression des pneus, en réparant pour ma part des pneus le dimanche, etc.

Je sortis mon portefeuille et exhibai mes dollars. La vue des billets inquiéta ma mère. Je la rassurai en lui expliquant la provenance du pactole.

« Tu ne risques rien au moins, ma demanda-t-elle.

- Non non, il n'y a pas de risques.

En théorie non, il n'y avait pas de risques. Sauf que...

Un soir, Bouboule avait vendu toutes ses cigarettes et il me restait juste un paquet, mais j'avais fait l'erreur de garder l'emballage de la cartouche... Et j'ai été repéré par un *cop* (flic) qui, bâton à la main, m'a demandé d'ouvrir mon sac...

« What are you doing with these cigarettes ? »

Je feignis l'incompréhension.

« Sorry Mr l'agent. No comprend votre langue. No parler english. »

Inutile de dire que nous serrions les fesses, car faire du trafic de cigarettes en uniforme, nous risquions gros. Nous n'étions vraiment pas fiers. Au bout d'un quart d'heure, comme nous faisions toujours comme si nous ne le comprenions pas, le policier a fini par se lasser et nous a intimé l'ordre de fiche le camp.

Nous ne nous sommes pas fait prier. Nous avons pris le bus du retour et nous sommes promis d'arrêter notre *commerce*.

De retour à bord, nous avons consulté les excursions du lendemain. Bouboule et moi étions tous deux sur la liste pour visiter Washington D.C, départ à 6 h du matin.

Dès notre installation dans le car, j'avouais à Bouboule, assis à mes côtés, que, comme nous n'étions pas connus dans la capitale, j'avais emporté « juste un

sac de cibiches ». Tout sourire, il me répondit : « Moi aussi » !

Notre cargaison rapidement vendue, nous avons profité de la visite guidée de cette belle ville. Au programme : la Maison Blanche, le Capitole, le musée national où se trouve exposé The Spirit of St Louis, etc.

En ville, nous avons même vu une boutique de spiritueux dans laquelle il était indiqué sur une bouteille de cognac Hennessy, *Méfiez-vous des contrefaçons françaises* !

Ma mère m'a plus tard raconté qu'elle avait rêvé que j'étais en prison aux États-Unis. Incroyable, non ?



Pose devant le Mémorial.

"La Maison Blanche"



Washington (20 avril 1960)

Encore une anecdote liée aux cigarettes. Comme nous n'avions pas de pièces américaines de dix cents, nous avons essayé une pièce française de dix centimes dans un distributeur de cigarettes. Et, surprise, cela a marché !

En cherchant bien dans le fond de nos poches, nous avons utilisé toutes nos pièces et rapporté à bord des paquets américains que nous avons rapidement vendus aux copains, payables en pièces de dix centimes ou cents, of course !

Après avoir récupéré le maximum de coins (pièces) et ramené à bord une bonne quantité de paquets américains, nous avons appareillé pour le retour au pays. Lors du voyage suivant, nous sommes revenus les poches pleines de pièces de dix centimes... qui ne fonctionnaient plus. Notre astuce avait été éventée, et nous avions l'air bêta avec nos poches gonflés de mitraille...

*

Comme toutes les bonnes choses ont une fin, notre sixième voyage devait être l'avant-dernier car nous devions rendre le porte-avions à l'US Navy. Ce qui s'avéra à nouveau être une chance pour moi.

Pour retourner ce bâtiment à la base de Philadelphie, nous devions supprimer les machines arrière, enlever les deux hélices qui nous auraient freinés et retraverser l'Atlantique avec les deux hélices des machines avant (celles sur lesquelles j'étais justement mécanicien, ce qui justifiait ma présence à bord). La Marine nationale avait donc décidé de réduire l'équipage de moitié. Et la seule forme de radoub disponible (cale sèche) pouvant accueillir le *Bois-Belleau* était à Toulon.

Sachant cela, avant de quitter Norfolk, j'ai fait le plein de cigarettes américaines... et de T-shirts

hawaïens très prisés en France. De retour à Brest, avant de repartir à Toulon, je les avais gardés à bord. Seulement, à Toulon la sortie était très surveillée par les gabelous (douaniers). Là encore, j'ai eu de la chance. Alors que nous étions à quai dans la base navale, un câblier, l'*Ampère*, vint accoster à couple avec notre bâtiment, des électriciens civils devant y effectuer des démontages et des vérifications avant le retour aux États-Unis. Comme je cause toujours, j'ai demandé à ces marins civils s'il y avait des Paimpolais à bord. Non seulement, il y en avait un, mais de plus, quand il était jeune, il avait travaillé chez mes parents pendant ses vacances. Si ma mémoire est bonne, il s'appelait François Riou. Je lui ai demandé s'il pouvait me débarquer mes cigarettes, son port d'attache, La-Seyne-sur-Mer, étant dans le fond de la rade. Il accepta.

Le lendemain, je me suis rendu chez François. Sa femme m'avait invité à manger. Mon sac de clopes en main, je suis reparti en ville, avec l'adresse d'un bar où un type devait acheter ma marchandise.

Le bar, situé dans le quartier de Chicago, était plutôt louche et mon client n'était pas au rendez-vous. Il m'était impossible de rentrer à bord avec mes cigarettes. Le patron me proposa de laisser mes sacs et de revenir le lendemain pour toucher mon argent. Pour moi, c'était fichu. Je n'avais pas du tout confiance dans le lascar, mais je n'avais pas le choix.

Le lendemain, je suis retourné au bar. Mon client n'était pas là, mais le patron me remit une enveloppe... avec la somme convenue dedans. J'avais eu affaire à des truands honnêtes !

*

J'ai également cherché une boutique de vêtements intéressée par mes chemises hawaïennes. Je les ai sorties de l'arsenal en les enfilant par six sous mon tricot rayé, et ceci en deux fois, pour ne pas ressembler au bonhomme Michelin !

*

Un jour, à quai à Toulon, notre *sistership*, le *Lafayette*, était accosté entre le quai et nous. Les deux porte-avions sont identiques. Un soir, en rentrant de bordée un peu éméché, un marin du *Bois-Belleau*, s'est trompé de navire. Malgré son état, il a réussi à passer la coupée, à descendre dans son poste et à s'affaler sur sa couchette qui, pour son malheur, était disponible, l'occupant officiel étant en permission ce soir-là.

Le matin, au branle-bas, le marin ne reconnaissait plus ses voisins de poste. Rigolade générale, car sur le *Bois-Belleau*, il était évidemment porté manquant et de surcroît puni en raison de son ébriété. Heureusement pour lui, nous n'avions pas appareillé dans la nuit.

*

J'ai aussi profité de notre séjour à Toulon pour passer mes permis de conduire militaires. J'ai été bien inspiré, comme on le verra plus tard.

.../...

Pour écrire ces mémoires, j'ai recopié mon journal de bord (1960/1961). Pour la deuxième campagne (1961/1962), je me suis servi des notes d'informations du bord sur les escales et de ma mémoire, pendant qu'elle fonctionne encore. Pour les renseignements sur les parties techniques du croiseur, je remercie le médecin-chef Aury, auteur du livre *La Jeanne*.

Le monde est petit

À vingt-deux ans, j'ai visité plus de soixante pays.

Comme je vivais dans une région de marins, il était assez commun de parler de Singapour, de Valparaíso, etc. Je n'étonnais pas mes interlocuteurs, beaucoup d'entre eux ayant déjà visité ces contrées lointaines. En revanche, un copain alsacien fut à son retour reçu par la fanfare de son village. « Tu te rends compte, disait-on, il a fait le tour du monde ! »

*

Une dernière anecdote. Pendant l'escale de Valparaíso, un marin du bord est venu me trouver pour lui rendre un "petit service". Le gars venait de tomber amoureux d'une Chilienne qui ne s'exprimait qu'en espagnol ou en anglais. Il me demanda de traduire une lettre d'amour pour sa nouvelle conquête. Ce que je fis bien sûr. Il renouvela sa demande plusieurs fois pendant le reste de la campagne. Je devais également lui traduire les réponses de la belle. En rentrant en France je ne l'ai pas revu. Son service militaire terminé, il avait débarqué.

Vingt-cinq ans plus tard, j'assistais avec des confrères à une réunion professionnelle à Saint-Cast-le-Guildo. Nous étions à table dans un restaurant de Notre-Dame-du-Guildo. Alors que je racontais mes aventures maritimes, le patron s'approcha et me dit que lui aussi était sur la Jeanne à la même époque. Il s'agissait de l'amoureux de la Chilienne ! Je lui ai demandé des nouvelles de l'idylle. Je ne m'attendais pas forcément à sa réponse. « Dès mon retour en France, je lui ai payé son billet d'avion et nous nous sommes mariés. Attends, je l'appelle, elle est en cuisine. »

Le monde est petit, dit-on, et j'avais modestement donné un coup de pouce au destin.

Aide rédactionnelle & Mise en page :

Patrice Le Bris

www.armencommunication.com

© décembre 2025